

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any or the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

I

— Mon pauvre maître devait s'éteindre ainsi, subitement...

murmura le domestique.

Ce qui m'étonne c'est qu'il ait vécu si longtemps, car il était plus que fini, et je m'attendais, matin et soir, à une catastrophe... Ça n'en va pas moins donner un rude coup à mademoiselle... Il faut la prévenir, et c'est une vilaine commission...

Puis le valet de chambre, se composant une figure de circonstance, ce qui ne lui fut pas difficile, car il aimait le comte, gagna la salle à manger où mademoiselle de Terrys venait de se rendre. La jeune fille se mettait à table.

— Philippe, demanda-t-elle, vous avez vu mon père ?...

Le domestique balbutia :

— Oui, mademoiselle...

Honorine, frappée de l'altération de la voix, jeta les yeux sur son interlocuteur. Il était livide et ses mains tremblaient.

Mademoiselle de Terrys, mordue au cœur par une soudaine angoisse, quitta brusquement son siège.

— Il est arrivé quelque chose à mon père, n'est-ce pas ?... s'écria-t-elle.

— Oui, mademoiselle...

— Il est plus malade ?

— Oh ! oui, mademoiselle... beaucoup plus...

Honorine porta ses deux mains à son cœur.

— Ah ! murmura-t-elle haletante, mon père est mort !...

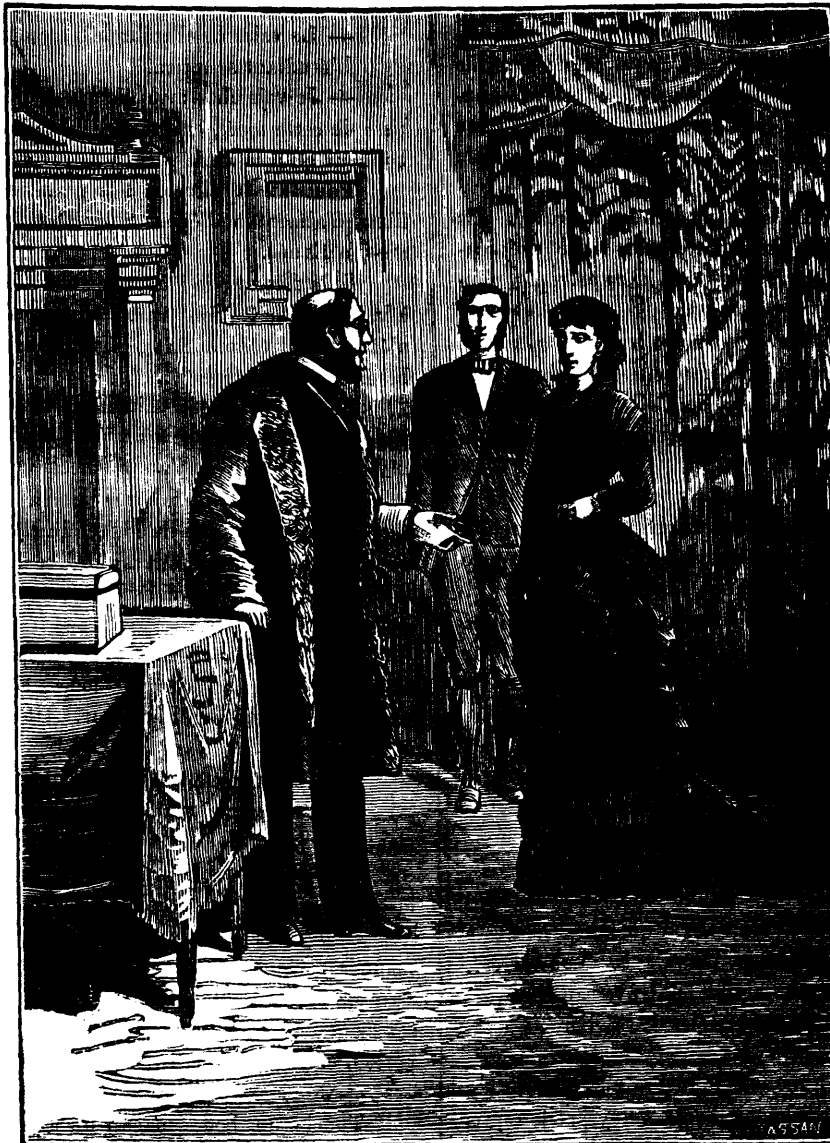
Philippe essaya de parler, mais aucun son ne s'échappa de son gosier desséché. Un signe de tête, d'une petite éloquence, remplaça sa réponse.

— Mort ! s'écria Honorine avec désespoir. Mort ! mon père !... mon pauvre père ! Et je n'étais pas là !... Je n'ai pas recueilli son dernier soupir !...

Mademoiselle de Terrys monta rapidement au premier étage et courut vers le cabinet, suivie du valet de chambre et des autres domestiques, avertis d'un mot par Philippe.

Là elle s'élança près du fauteuil où gisait le comte dans son effrayante immobilité, les traits contractés, les membres raidis. Elle s'abattit sur ses deux genoux et ses sanglots éclatèrent. Elle suffoquait en répétant :

— Mon père... mon pauvre père ! Il est mort sans m'avoir revue ! Il est mort sans m'avoir dit un suprême adieu... Il est mort seul... abandonné... il n'a pas reçu mon dernier baiser... il ne m'a point bénie ! Ah ! je sens que cela me por-



Je vous demande mille fois pardon, mademoiselle...

tera malheur !

La douleur, atteignant son paroxysme, triompha des forces de la jeune fille. Honorine perdit connaissance.

Philippe la souleva et, avec l'aide de la femme de chambre la porta sur son lit où il l'abandonna aux soins de la camériste,

puis il revint près du corps du comte, où étaient réunis les domestiques de la maison.

Nous avons présenté mademoiselle de Terrys à nos lecteurs comme une jeune fille d'un caractère très entier, très indépendant, et se préoccupant surtout dans la vie des intérêts matériels, mais nous n'avons point dit qu'elle manquât de cœur.

Honorine adorait son père. Elle savait bien qu'elle le perdrait avant qu'il eût atteint les limites de l'extrême vieillesse ; mais, tout en ne se dissimulant pas la gravité de son état malade, elle refusait d'admettre qu'une catastrophe pût être si prochaine, et le coup porté fut d'autant plus terrible qu'il était presque inattendu.

Revenu près du corps du maître, Philippe profita de la situation pour ajouter à son importance, et donna des ordres. Le comte fut porté dans sa chambre à coucher, et étendu dans son lit drapé de noir, puis on alluma des bougies et on improvisa une sorte de chapelle ardente.

Ce lugubre et douloureux travail achevé, Philippe vint demander des nouvelles de mademoiselle de Terrys. La jeune fille avait repris connaissance, mais se trouvait en pleine crise de douleur et ne voulait voir personne en ce moment. Il fallait donc attendre pour l'entretenir des mesures nécessitées par le terrible événement qui mettait l'hôtel en deuil.

Les domestiques consternés s'étaient rendus à l'office. Ils plaignaient sincèrement la fille du comte, mais ils se préoccupaient en même temps des changements que la catastrophe pouvait apporter dans leur situation personnelle.

Philippe les rejoignit. Ils lui exposèrent leurs craintes.

— Rassurez-vous, leur dit-il, Mademoiselle Honorine a toujours été une bonne maîtresse... Elle a de l'affection pour nous qui servirons monsieur le comte depuis longtemps... J'ai la conviction que personne n'est menacé.

Un coup de timbre retentissant à la porte de l'hôtel interrompit brusquement l'entretien. Le concierge, qui s'était rendu à l'office avec ses camarades pour prendre langue, regagna sa loge en toute hâte et tira le cordon. Paul Lantier parut.

— Ah ! monsieur Lantier, dit le concierge en prenant sa figure la plus sombre et sa voix la plus émue, vous arrivez pour apprendre une bien triste nouvelle...

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? demanda le jeune homme très agité, très inquiet. Mademoiselle Honorine ?...

— Mademoiselle se porte bien, mais est plongée dans les larmes ; monsieur le comte est mort !...

— Mort ! répéta Paul avec stupeur.

— Hélas, oui, monsieur...

— Et quand cela ?

— On ne sait pas au juste, mais il y a quelques heures à peine... On est entré dans son cabinet, il avait cessé de vivre...

L'étudiant pâlit. Une pensée terrible lui traversait brusquement le cerveau. Il se souvenait des paroles de son père. Pascal lui avait dit :

— Si le comte venait à mourir je devrais rembourser à courte échéance un million à mademoiselle de Terrys, et je serais perdu... Epouse Honorine... La fortune de ta femme restera dans tes mains, et ce sera le salut pour moi...

Un peu plus tard, il est vrai, l'entrepreneur était venu lui donner l'assurance que ses craintes étaient dissipées, et que, se trouvant en mesure de faire face aux exigences de l'héritière, il cessait de désirer ce mariage, ou du moins de l'imposer.

Paul l'avait cru ; maintenant il commençait à douter. Si

Pascal Lantier s'était fait illusion sur ses ressources, la ruine devenait imminente et inévitable. Le jeune homme fut épouvanté, mais il ne laissa rien voir de son trouble.

— Ah ! dit-il à haute voix, cette mort subite est un grand malheur !

— Un grand malheur ! répéta le concierge comme un écho. Oui, monsieur...

— Et mademoiselle Honorine ?

— Son désespoir, paraît-il, est effrayant... Elle aimait tant monsieur le comte...

— Jo venais la voir...

— Mademoiselle ne recevra certainement personne aujourd'hui...

— Je le comprends, et c'est trop naturel... Voici ma carte... Je désirerais qu'on la remit à mademoiselle de Terrys, et qu'on lui fit savoir en même temps quelle part immense je prends à son chagrin.

— Le valet de chambre n'y manquera pas, monsieur Paul. L'étudiant se retira.

— Je vais chez mon père... se dit-il. Il faut que je l'avertisse de cette mort, et que je sache si elle ne va pas entraver le bonheur qu'il m'avait permis de rêver...

Paul faisait allusion à la promesse de Pascal de le laisser libre d'aimer et d'épouser qui bon lui semblerait. Il pensait aussi à Renée.

Si la fortune de l'entrepreneur s'écroulait, qu'apporterait-il à la jeune fille ? Son travail et son courage ; mais sa position n'étant point encore faite, gagnerait-il assez pour subvenir aux besoins d'un ménage ?...

Le pauvre garçon en doutait beaucoup et non sans raison. Un immense découragement s'emparait de lui. Ses beaux projets d'avenir lui semblaient au moment de s'effondrer. Il avait hâte de voir son père et de le questionner.

À deux cents pas de l'hôtel du comte de Terrys, Paul avisa un coupé de régie passant à vide, et fit un signe au cocher qui s'arrêta. Paul monta dans la voiture et donna l'ordre de le conduire rue de Picpus.

La neige encombrant les voies publiques rendait la circulation difficile. Le trajet fut long. Enfin le coupé s'arrêta devant la maison de l'entrepreneur. Un garçon de bureau ouvrit la porte.

— Mon père est-il là ? lui demanda l'étudiant.

— Il est aux chantiers, monsieur Paul, au bureau des dessinateurs.

— Voulez-vous le prévenir que je l'attends dans son cabinet et que j'ai à lui faire une communication très importante ?...

— J'y vais, monsieur Paul... répondit l'employé en refermant la porte de la rue, M. Lantier sera ici avant cinq minutes.

Le fils de Pascal n'était pas venu rue de Picpus depuis assez longtemps. Avant de franchir le seuil du cabinet de son père, il entra chez le caissier qu'il connaissait depuis son enfance.

— Je viens vous serrer la main, mon vieil ami... lui dit-il.

Touché du bon souvenir du jeune homme, le caissier lui témoigna tout le plaisir qu'il avait à le voir.

— Et le travail, monsieur Paul ?... demanda-t-il ensuite.

— Je ne tarderai guère à passer mes derniers examens...

— Vous êtes content de vous ?

— Oui, et je crois que mes professeurs le sont aussi... ce qui vaut mieux... Je compte sur des boules blanches...

— Allons, tant mieux ! Ça mène à tout aujourd'hui, d'être

avocat...

— Et ici, demanda Paul à son tour, ou plutôt, n'est-ce pas ? L'hiver est rude et mon pauvre père est loin de gagner de l'argent ?

Le caissier se pinça les lèvres.

— Il est certain qu'on mentirait en disant qu'on en gagne... fit-il avec hésitation, mais ça ne durera point, et les grands froids passés nous rattraperont le temps perdu.

L'étudiant, tourné du côté de la fenêtre, vit son père traverser la cour. Il dut interrompre un entretien d'où il espérait tirer quelques renseignements utiles sur la situation véritable de la maison. Après avoir serré de nouveau la main du caissier, il sortit du bureau et se trouva en face de Pascal.

Celui-ci, depuis sa dernière entrevue avec Valta, devenu pour lui son cousin Léopold Lantier, se sentait plus calme et plus fort. Il avait douté du complice Valta. Il ne doutait plus du cousin Léopold qui travaillait pour son propre compte en même temps que pour le sien, et qui lui inspirait par cela même une éternelle confiance.

— Quel bon vent t'amène aujourd'hui, mon cher enfant ? s'écria-t-il en tendant les mains au jeune homme. Viens-tu dîner avec moi ?

— Non, père... répliqua Paul. Ne vous a-t-on pas dit que j'avais à vous faire une communication importante ?

— On me l'a dit, mais je suis un père dans le mouvement, un père qui comprend à demi-mot, et j'ai deviné que ta communication importante se formulait ainsi : « J'ai besoin d'argent... » Me suis-je trompé ?

— Vous vous êtes trompé, oui père... L'argent n'est point du tout en question, du moins en ce qui me concerne...

— Ne parle pas un langage énigmatique que je ne puis souffrir... Entre dans mon cabinet et tu m'expliqueras ce dont il s'agit.

Pascal ouvrit la porte, fit passer son fils et s'assit. Paul cherchait de quelle manière il entamerait l'entretien.

— Diable ! fit l'entrepreneur en souriant. C'est donc bien grave, que tu ne sais par où commencer...

— Très grave, oui, père...

— Ma parole d'honneur tu m'inquiètes...

— Je n'ai, malheureusement, ni l'attention ni la possibilité de vous rassurer...

— Eh bien ! s'apristi, alors, ne me laisse pas languir... Au fait, et vivement...

L'étudiant commença :

— Vous vous souvenez, père, d'une conversation que nous avons eue ensemble il y a quelques jours.

— Nous en avons eu deux... Parles-tu de la première ou de la dernière ?

— De la dernière.

— Parfaitement... Je venais t'apprendre que je renonçais à t'imposer mes volontés, et que je te rendais la liberté de ton cœur.

— Permettez-moi de vous demander quels étaient les motifs de ce changement ?

— De sages réflexions m'avaient prouvé jusqu'à l'évidence que je m'alarmais à tort, et que ma situation n'offrait rien de sérieusement inquiétant... Je te l'ai déjà dit ce jour-là.

— N'avez-vous pas ajouté que, si le comte de Terrys venait à mourir, vous étiez en mesure de faire face aux engagements pris avec lui ?

Pascal fronça le sourcil. Les dernières paroles de son fils lui inspiraient un commencement d'inquiétude.

— Sans doute... murmura-t-il.

Paul continua :

— Et que vous rembourseriez au besoin à mademoiselle Honorine de Terrys, une semaine après la mort du comte, le million dont vous êtes débiteur ?

L'inquiétude de l'entrepreneur grandissait.

— Je l'ai dit, répliqua-t-il et c'est la vérité. Mais quel est le but de toutes ces questions ?

— De me prouver à moi-même que j'avais bien compris vos paroles...

— Tu les a bien comprises... Ta mémoire est fidèle... Je te répète que, quoi qu'il advienne, je suis prêt...

L'étudiant sauta au cou de son père...

— Ah ! s'écria-t-il les yeux pleins de larmes. Si vous saviez quel bien vous me faites !... En venant ici je tremblais... Me voici rassuré... j'ajouterais même que je suis joyeux si je ne vous apportais une si triste nouvelle...

— Explique-toi, voyons, sans ambages, sans réticences, car depuis cinq minutes tu me fais languir... Quelle est cette nouvelle ?...

— Votre ami le comte de Terrys est mort... dit Paul brusquement.

Une cheminée s'éroulant sur la tête de l'entrepreneur ne l'eût pas plus complètement assommé que la nouvelle apportée par son fils. Il chancela comme un homme qui va se trouver mal. Son visage devint livide, cadavéreux, effrayant à voir.

— Le comte de Terrys est mort... bégaya-t-il d'un air hébété, et d'une voix que l'émotion paralysait.

— Oui, mon père, et je comprends l'impression douloureuse produite sur vous par cette fin qu'on ne croyait pas si proche... Le comte vous aimait... vous l'aimiez... vous étiez son obligé...

Pascal Lantier avait les yeux hagards.

— Mort !... répéta-t-il. Le comte est mort...

— Mon père, murmura Paul, il ne faut pas vous frapper ainsi... Prenez sur vous, je vous en supplie... Vous allez vous faire beaucoup de mal...

L'entrepreneur releva la tête. Il comprenait que paraître effrayé, anéanti, devant son fils, c'était raviver le doute dans l'esprit de Paul, c'était lui donner lieu de croire qu'il avait menti en se disant prêt à remplir ses engagements. A tout prix il fallait éviter cela.

Pascal possédait un prodigieux empire sur lui-même. A force de volonté il imposa l'apparence du calme à son visage.

— Oui, c'est vrai, je me fais beaucoup de mal, dit-il d'une voix brisée, mais comment en serait-il autrement... Cette mort me cause un chagrin profond... M. de Terrys était mon ami et je ne croyais pas sa fin si prochaine... L'idée de ne plus le revoir vivant me serre le cœur ! Pauvre Honorine, quel doit être son désespoir, et quel isolement les premiers jours ! Je la plains de toute mon âme ; mais enfin, à son âge, les chagrins s'effacent vite, et d'ailleurs la fortune console de bien des choses... Nous allons rendre au comte les derniers devoirs, et nous resterons les amis dévoués d'Honorine...

Après une courte pause, Pascal reprit :

— Qui t'a donné la triste nouvelle...

— Le concierge de l'hôtel du comte... répliqua Paul.

— Tu allais voir mademoiselle de Terrys ?

— Oui, mon père...

— Jo suppose que tu n'as pas été reçu...

— Mademoiselle de Terrys ne reçoit personne, et je me suis bien gardé d'insister pour qu'une exception soit faite en ma faveur...

— Jo t'approuve... Est-ce cette nuit que la catastrophe s'est produite ?...

— Ce matin, vers onze heures et demie, on a trouvé le comte mort dans son cabinet de travail...

— Sa fille n'était donc point à côté de lui quand il s'est éteint ?

— Je l'ignore, mais je ne le crois pas...

Pascal poussa un long soupir hypocrite.

— Éloignons ces tristes pensées... fit-il ensuite. En somme, il n'existe aucun lien du sang entre nous et les Terrys... Tu dînes avec moi ?

— Non, père...

— Qui t'en empêche ? Est-ce le travail ?

Paul rougit. Pascal surprit l'embarras de son fils, sourit et continua :

— Un rendez-vous alors ?...

L'étudiant secoua la tête.

— Quoi, ce n'est pas cela non plus... poursuivit l'entrepreneur, qu'est-ce donc ?

— Un devoir...

— Un devoir ! ! De quelle nature ?

— Je vous ai dit que j'avais donné mon cœur, vous en souvenez-vous ?

— Parfaitement...

— Vous m'avez promis d'aimer celle que je prendrai pour femme...

— Sans doute, car je te suppose incapable de faire un mauvais choix...

— Eh ! bien, mon père, depuis notre dernière entrevue, il s'est passé des événements sans nombre... tout un roman, ou plutôt tout un drame...

— Ah ! bah !...

— Oui père... Un moment j'ai cru celle que j'aime perdue pour moi, mais Dieu m'a permis de la retrouver... il m'a choisi pour la sauver d'un péril effroyable où elle allait laisser sa vie... Vous la verrez bientôt, celle qui est, avec vous, tout pour moi !... Vous la connaîtrez... vous la chérez et nous lui ferons oublier, à force de bonheur, ce qu'elle a souffert...

— Ce qu'elle a souffert... répéta machinalement Pascal qui, très absorbé par de terribles préoccupations, n'attachait qu'une médiocre importance aux amours de son fils.

— Oui, père... poursuivit le jeune homme avec animation, une machination infâme avait été préparée contre la pauvre enfant... Des misérables voulaient sa mort... Heureusement je l'ai sauvée... et je la vengerai...

L'entrepreneur n'écoutait plus. Il avait hâte d'éloigner son fils.

— Tu me quittes ? demanda-t-il.

— Père, il le faut, mais je vous reverrai bientôt, et je vous raconterai tout...

— Tu me feras plaisir... Te faut-il de l'argent ?...

— Nous touchons à la fin du mois et, s'il vous convient de m'en donner, je l'accepterai avec reconnaissance...

Pascal ouvrit le tiroir de son bureau et y prit un billet de banque qu'il tendit à Paul.

— Mais c'est mille francs... s'écria ce dernier.

— Oui, c'est mille francs... répondit l'entrepreneur avec un sourire contraint ; je double ta pension de ce mois-ci.. Tu es amoureux, et rien ne coûte plus cher que l'amour...

Paul embrassa son père et partit, le cœur plein d'espoir.

L'entrepreneur laissa s'écouler cinq minutes, puis il revêtit un gros paletot, s'entortilla le visage dans un ample cache-nez, prit un chapeau et sortit à son tour.

Il remonta la rue de Piopus jusqu'au passage Tocanier dans lequel il s'engagea, et qu'il suivit jusqu'à la porte du pavillon qu'occupait son cousin Léopold Lantier, l'évadé de la prison de Troyes, le pseudo Valta. Arrivé à cette porte il sonna. Ce fut l'ex-réclusionnaire qui vint lui ouvrir.

— Tu es seul ? demanda Pascal.

— Oui, entre... J'ai envoyé en course mon domestique, et son absence sera longue...

Pascal franchit le seuil et suivit son cousin dans la pièce où celui-ci se tenait d'habitude. Là ils s'enfermèrent.

— Quel motif t'amène ? fit Léopold ; je ne suppose pas qu'il s'agisse uniquement d'une visite de bon voisinage...

— L'entrepreneur alla droit au but.

— Le comte de Terrys est mort ce matin, répliqua-t-il...

— Très bien... dit-il. Convaincu que cet « incident » se produirait d'un moment à l'autre, j'ai réfléchi, combiné mon affaire, et je suis prêt à agir...

— A merveille ! Il est donc temps de m'apprendre ce que tu veux faire...

— Te défies-tu de moi, ou te proposes-tu de me donner quelque bon conseil ? s'écria l'évadé avec ironie.

— Ni l'un ni l'autre, mais tout bonnement pour savoir où nous allons et ce que j'aurai à faire,

— Tu n'auras qu'à attendre... un rôle facile comme tu vois... Je vais d'ailleurs t'expliquer mon plan.

— Parle...

— Il ne faut pas que mademoiselle de Terrys vienne te réclamer dans huit jours le million que tu devais à son père.

— Non, il ne le faut pas, interrompit Pascal, car il me serait impossible de le payer, et toutes nos espérances s'écraseraient.

— Donc il importe d'empêcher la jeune fille de formuler sa réclamation...

— Sans doute, mais le moyen ?...

— Je croyais te l'avoir indiqué clairement l'autre jour... Le comte est mort empoisonné par lui-même, n'est-ce pas ?

— Oui, mais le toxique mystérieux qu'il s'administrant soutenu long-temps sa vie...

Il n'en avait pas moins le corps saturé de poison, et tu lui as fait sottement observer que des soupçons naîtraient peut-être après lui, et qu'on pourrait accuser quelqu'un d'un crime imaginaire qui semblerait réel...

— Mon observation était maladroit, j'en conviens...

— Si maladroit que le comte, d'après tes conseils, a inséré dans ses Mémoires une note justificative...

— Hélas ! oui...

— Eh bien, il faut que cette note disparaisse, et le diable m'emporte s'il reste à l'héritière un moyen de prouver son innocence...

Pascal frissonna malgré lui.

— Tu veux qu'on accuse mademoiselle de Terrys ? balbutia-t-il.

— Parbleu ! Ça l'empêchera de te réclamer le million pa.

ternel...

— On ne croira jamais à un si monstrueux parricide !

— Jo me charge de lo rendre vraisemblable.

— Tôt ou tard la vérité se fera jour.

— Et comment cela, s'il te plaît ?... Jo supprime les Mémoires écrits par le comte et la reconnaissance qui porte ta signature. Honorino sera bel et bien accusé, arrêté et jugé.

— Lo jury l'acquittera...

— Jamais de la vie, car on fera l'autopsie du cadavre et la preuve du crime s'imposera... Or, par qui ce crime aurait-il été commis, si ce n'est par la seule personne qui eût intérêt à la mort du comte, l'héritière pressée d'hériter... On apposera les scellés, on nommera un administrateur judiciaire qui pataugera dans un inextricable gâchis et ne trouvera pas le moindre titre contre toi... Nous gagnerons ainsi plusieurs mois, un au peut-être... D'ici là nous tiendrons la fortune de feu Robert Vallérand, notre oncle, et si tu étais forcé de payer tu pourrais le faire... mais je compte que le million nous restera...

Si bronzé que fût Pascal, il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion en écoutant parler son cousin, et cette émotion se lisait sur son visage.

— Est-ce que quelque chose te chiffonne ? demanda Léopold.

— L'idée de la condamnation d'Honorine m'épouvante, jo l'avoue...

L'évadé haussa les épaules.

— Cœur de poule ! ! s'écria-t-il. Aimes-tu mieux la banqueroute, et la cour d'assises... pour ton propre compte ?...

— Non... non... dit vivement Lantier. Mais du projet à l'exécution, il y a loin.

— Laisse-moi faire et renseigne-moi...

— Que veux-tu savoir ?

— Où sont renfermés les papiers ?

— Dans un meuble de travail vénitien, en ébène incrustée d'ivoire gravé, placé à la droite de la cheminée du cabinet de travail...

— Dans quel tiroir ?

— Dans le deuxième, en partant du haut... La boîte de cristal contenant le poison se trouve dans le tiroir au-dessous...

— La clef du meuble ?

— Fait partie d'un trousseau dont le comte ne se séparait jamais...

— Il est possible que je ne puisse me la procurer, mais j'y suppléerai... La situation du cabinet de travail ?

— Au premier étage de l'hôtel et communiquant avec la chambre à coucher... Les fenêtres donnent sur un petit jardin adhérent au parc Monceau et qui n'en est séparé que par une grille en fer d'un mètre et demi de hauteur.

— Qui t'a appris la nouvelle de la mort du comte ? poursuivit Léopold.

— Mon fils Paul, qui allait rendre visite ce tantôt à mademoiselle de Terrys... répondit Pascal.

— L'a-t-il vue ?

— Non... Elle ne recevait pas...

— Tant mieux... A quelle heure le comte a-t-il pris son billet de départ pour l'express définitif ?...

— On l'a trouvé mort dans son cabinet, ce matin, à onze heures et demie...

— Parfait ! murmura l'ex-réclusionnaire en se frottant les mains. On fera aujourd'hui la déclaration... Demain, vers dix

heures, le médecin de la mairie viendra pour constater le décès... La cérémonie funèbre n'aura lieu qu'après-demain matin... C'est plus de temps qu'il ne m'en faut...

— Mais, demanda Pascal anxieux, quel moyen vas-tu employer ?...

— Tu lo sauras quand j'aurai réussi...

— Pourquoi pas tout de suite ?...

— Parce que, lorsque j'agis seul, jo n'explique mes plans qu'après le succès... Jo t'attends ici demain à deux heures précises. Sois exact... Maintenant séparons-nous... Jarrelonge peut rentrer d'un moment à l'autre, et il est inutile qu'il te rencontre...

— Tu as raison...

Les deux honorables cousins échangèrent une poignée de main et l'entrepreneur se retira.

Après son départ Léopold quitta le pavillon et gagna l'intérieur de Paris où il fit quelques achats. Lorsqu'il revint au passage Tocanier, Jarrelonge y rentrait lui-même après avoir, (pour parler son langage), « bazzardé les frusques » qui sortaient de la mallo d'Ursule Sollier et de la valise de Renée.

Le receleur, autrement dit « fourgat », lui avait payé ces vêtements le quart de leur valeur.

Léopold semblait sombre. Jarrelonge s'en aperçut.

— Est-ce que tu passes médecin des morts ? lui demanda-t-il en riant. Tu as une figure d'enterrement...

Lo mot fit tressaillir Lantier.

— Je suis préoccupé... répondit-il

— Aurions-nous les « roussins » à craindre ? s'écria le libéré, peureux comme un lièvre lorsqu'il supposait que la police s'occupait de lui.

— Non... tout est tranquille...

— Alors, c'est que tu combines une nouvelle affaire ?...

— Oui.

— Et quelque chose t'embarrasse ?... il y a un cheveu ?...

— Comme tu dis.

— Serait-il indiscret de te demander où est le cheveu ?

— Non, car j'aurai besoin que tu me viennes en aide...

— Tu sais bien que tu peux compter sur moi.

— Il me faut des fausses clefs...

— Bravo !... Je vois avec plaisir qu'il ne s'agit plus de jouer le grand jeu... on va « barbotter » une caisse bien garnie dans un logement chic... J'aime mieux ça...

— Nous ne travaillerons pas pour les bénéfices cette fois, répondit Léopold, mais par mesure de précaution...

— Qu'aurai-je à faire ?...

— Pas autre chose que de me procurer ce qu'il me faut pour ouvrir un meuble...

— De quelle grandeur, le meuble ?...

— Très petit...

— Ce qui suppose une très petite serrure... et ces serrures-là c'est de la pacotille...

— Pourras-tu me fournir ce qui m'est nécessaire ?

— Dame !... on ne brocante pas des fausses clefs chez les « elincalliers »... C'est égal, tu auras ton affaire... Es-tu pressé ?...

— Oui...

— Quand te faut-il les objets ?

— Demain matin à huit heures...

— Ça suffit... compte dessus...

— Tu es certain qu'on ne te manquera pas de parole...

— J'en suis d'autant plus certain que j'opérerai moi-même. J'

— Toi !!

— Parfaitement... J'ai été autrefois apprenti serrurier, et je manio aussi bien qu'un autre le marteau et la limo...

— Ah ! ça, dit Léopold en riant, tu as donc fait tous les métiers !...

— J'en ai fait pas mal et j'en ferai encore quelques-uns jusqu'à ce que j'en trouve un bon qui me permette de vivre de mes routes en me tournant les pouces... Ça viendra. En attendant, il m'est indispensable d'acheter des outils pour confectionner tes bibelots...

— Ce qui veut dire qu'il te faut de l'argent ?...

— Ya, meinherr...

— Voilà cent francs...

— Je te rendrai la monnaie...

Jarrelonge sortit de nouveau et revint une heure après, apportant un petit étai, une petite enclume, des limes, des marteaux, et des fils de fer de différentes grosseurs.

— Voici la pacotille... dit-il en déposant ses emplettes sur une table, et voici ta monnaie avec la facture... Je n'ai pas demandé le sou pour livre, tu t'en souviendras... on a de la probité...

Et il remit quarante-sept francs à Léopold.

— Présentement, poursuivit-il, occupons-nous du dîner... Et après dîner au travail ! Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps... ça me changera...

Les deux misérables prirent leurs repas, puis Jarrelonge se mit gaillardement à confectionner des fausses clefs et des « rossignols. »

XI

À la crise de bruyant désespoir à laquelle Honorine de Terrys s'était livrée en apprenant la mort de son père, avait succédé une douleur morne et silencieuse. Les sanglots avaient fait trêve; les larmes s'étaient tariées.

L'énergique organisation de la jeune fille reprenait le dessus. Honorine envisagea froidement sa situation. Elle se trouvait seule, sans famille, libre et maîtresse d'elle-même. Tant que le comte était resté vivant, elle n'avait point songé à ces choses d'une façon sérieuse. Elle ne s'attendait pas à le voir mourir subitement. Aujourd'hui elle comprenait toute l'étendue de la perte qu'elle venait de faire, et s'effrayait de son indépendance absolue et de sa solitude.

Des pensées sombres l'envahirent et de sinistres pressentiments s'emparèrent de son âme en deuil. Après s'être enfermée pendant quelques heures, la jeune fille comprit que son devoir était de s'occuper des funérailles paternelles. Elle donna des ordres.

La chambre du comte fut transformée en une véritable chapelle ardente... Des religieuses vinrent s'agenouiller auprès du cadavre en psalmodiant à demi-voix les psaumes de la Pénitence.

Dans la soirée mademoiselle de Terrys envoya le valet de chambre faire à la mairie la déclaration du décès, et, le convoi ayant été ordonné pour le surlendemain, à dix heures du matin, des lettres de faire part furent commandées.

On ne dort guère, la nuit suivante, à l'hôtel du boulevard Malesherbes, et le lendemain tous les visages offraient l'empreinte laissée par l'insomnie.

Honorine silencieuse, vêtue de noir, le visage livide, les yeux

secs et mornes, le front traversé par un grand pli, offrait, dans sa beauté tragique, l'image de la douleur concentrée.

Après avoir prié pendant une heure au pied du lit funéraire, la jeune fille dressa une liste des adresses qui devaient être écrites sur les lettres de faire part, puis elle alla s'enfermer dans sa chambre en donnant la consigne de ne la troubler sous aucun prétexte.

Il n'était pas encore tout à fait midi. Depuis deux heures environ un homme d'une cinquantaine d'années, cravaté de blanc portant des favoris en nageoires, un binocle d'écaïlle campé magistralement sur le nez, un pardessus garni d'astrakan et des gants fourrés, était installé, boulevard Malesherbes, dans un café dont le vitrage faisait face à l'hôtel du comte.

Ce personnage avait à sa gauche un portefeuille en cuir de Russie bourré de papiers et de dossiers, et à sa droite, sur un plateau, un verre conique à demi plein de vermouth. Il lisait, ou plutôt il faisait semblant de lire les journaux qu'il étalait successivement devant lui; en réalité son attention ne se fixait sur aucun.

Cet homme semblait impatient et inquiet. Ses yeux, dont les verres bleuâtres du pince-nez d'écaïlle voilaient l'éclat, examinaient sans cesse par un entre-bâillement des rideaux du vitrage la porte cochère de l'hôtel de Terrys. Tout à coup il tressaillit. Un fiacre venait de s'arrêter devant cette porte, et de ce fiacre descendait un monsieur de bonne mine et de mise correcte, portant à la boutonnière de son paletot le ruban de la Légion d'honneur.

Ce nouveau venu tenait à la main une feuille de papier couverte d'indications, qu'il consulta; puis levant la tête vers la façade de l'hôtel, il regarda le numéro, et, après avoir dit un mot au cocher, il sonna. La porte s'ouvrit aussitôt et le concierge parut.

— Vous désirez, monsieur ? demanda-t-il en saluant.

— Je suis le médecin de la mairie de l'arrondissement, répondit le visiteur, et je viens remplir les formalités d'usage relatives au décès de M. le comte de Terrys...

— Entrez, monsieur...

Le médecin franchit le seuil. Aussitôt que la porte fut refermée derrière lui le concierge fit résonner un timbre placé sous la marquise de l'hôtel, et ajouta :

— Si vous voulez bien prendre la peine de traverser la cour monsieur le docteur, on va vous introduire...

Le visiteur se dirigea vers le perron. Philippe, le valet de chambre, qui l'attendait sur le seuil du vestibule, le salua en l'interrogeant du regard. À cette question muette le docteur répondit en déclinant ses titres.

— Veuillez me suivre, monsieur.. dit Philippe avec un nouveau salut.

Le domestique gravit les marches de l'escalier conduisant au premier étage, et introduisit le nouveau venu dans la chambre où le corps du comte était étendu sur le lit. Le docteur se découvrit, s'approcha du cadavre et l'examina de façon superficielle.

— Quel était le médecin de M. de Terrys ? demanda-t-il à Philippe, qui répondit :

— Il n'en avait pas ..

— Pourquoi n'a-t-on point requis l'assistance d'un de mes confrères pendant la dernière maladie du comte ? ..

— Sauf un affaiblissement progressif qui semblait résulter de l'âge, mon maître n'offrait aucun symptôme de maladie...

— Il est mort de vieillesse... dit le médecin en traçant quelques mots au crayon sur la feuille qu'il tenait à la main. Ma tâche est finie... Vous recevrez en temps utile le permis d'inhumation.

Philippe reconduisit jusqu'à la porte extérieure de l'hôtel le personnage administratif qui remonta dans son fiacre, lequel redescendit le boulevard Malesherbes.

L'homme que nous avons laissé aux aguets dans le café voisin vit le docteur sortir et la voiture s'éloigner.

— Mon tour arrive... murmura-t-il. Ah ! mon honorable confrère va vite en besogne ! il n'a pas dû s'informer de grand'chose... Tous les mêmes, ces médecins officiels ! J'aurai les cordées franches pour l'interrogatoire...

Il laissa s'écouler une demi-heure, appela le garçon, paya sa consommation et quitta le café.

L'air était vif. Notre personnage releva son cache-nez jusqu'aux yeux, le collet de fourrures de son pardessus jusqu'aux oreilles, et se dirigea vers le boulevard de Courcelles.

Evidemment il marchait sans but, car, après avoir franchi un espace de cent cinquante ou deux cents mètres, il fit volte-face, revint sur ses pas, consulta sa montre et se dit :

— Il est parti depuis cinquante minutes ; je puis agir...

Traversant alors la chaussée, il alla droit à l'hôtel de Terrys et sonna. Le concierge apparut comme la première fois et répéta la même question :

— Que désire monsieur ?

Grande fut sa surprise en entendant l'inconnu lui répondre, ainsi que l'avait fait le précédent visiteur :

— Je suis l'un des médecins de la mairie de l'arrondissement, et je viens pour la constatation du décès de M. le comte de Terrys...

— Mais, monsieur, répliqua le concierge, le médecin des morts s'est déjà présenté, il y a tout au plus une heure...

— Je le sais, seulement mon confrère a omis de s'enquérir de certains détails au sujet desquels la préfecture veut être éclairée, et j'ai mission de compléter le rapport commencé par lui.

L'explication était péremptoire.

— Entrez, monsieur, dit le concierge.

Puis mettant en mouvement le timbre de l'hôtel, il reprit :

— Si vous voulez prendre la peine de traverser la cour, le valet de chambre va vous recevoir...

Philippe se montrait, en effet, sur la plus haute marche du perron. L'inconnu le rejoignit, et l'aborda par ces mots :

— Le médecin des morts est venu faire ses constatations de décès il y a une heure environ...

— Oui, monsieur...

— La feuille de service a été trouvée incomplète au bureau de la mairie. Mon confrère ayant négligé certains détails indispensables, on m'a donné mission de venir réparer son maladroit oubli...

— Parfaitement, monsieur...

— C'est vous qui avez répondu aux questions trop superficielles de mon confrère ?

— Oui, monsieur.

— Vous répondrez également aux miennes... c'est une affaire de pure forme.. Conduisez-moi, je vous prie, près du corps.

— Venez, monsieur...

Philippe guida le second visiteur comme il avait guidé le premier, et l'introduisit dans la chambre mortuaire. L'inconnu

posa son chapeau sur un meuble, ôta ses gants fourrés, s'approcha du lit, examina minutieusement le cadavre, lui découvrit la poitrine et lui souleva les paupières.

— C'est à onze heures et demie, selon le rapport de mon confrère, que vous vous êtes aperçu du décès de M. le comte ? demanda-t-il brusquement.

Si le valet de chambre avait conçu quelques doutes, chose invraisemblable d'ailleurs, cette question aurait suffi pour les dissiper.

Le médecin était au courant de toutes choses.

— A onze heures et demi, oui, monsieur... répondit Philippe.

— Où est-il mort ?

— Dans son cabinet de travail.

— En présence de qui ?

— M. le comte se trouvait seul...

— Vous êtes entré par hasard ?

— Non, monsieur... Je venais de prendre les ordres de mon maître pour le déjeuner. En le voyant inanimé, j'ai reçu un coup terrible.

— Le cadavre était-il encore chaud ?

— Un peu tiède, monsieur, mais déjà presque froid.

— Vous aviez vu M. de Terrys le matin ?

— Je l'avais habillé comme de costume.

— Qu'aviez-vous auguré de son état ?

— Mon maître me paraissait très affaibli. Néanmoins il s'était levé vers huit heures, et je l'avais conduit dans son cabinet. Je ne pouvais m'attendre à une fin si prochaine...

— M. le comte était malade cependant ?...

— Oui et non... On croyait en général que son épuisement venait de l'âge, et monsieur votre confrère a constaté que mon maître était mort de vieillesse...

L'inconnu hochait la tête d'une manière dubitative et dit :

— J'ai des notes à prendre... Voulez-vous me conduire dans une pièce où vous mettrez à ma disposition ce qu'il faut pour écrire...

— Le cabinet de M. le comte touche à cette chambre... Je vous montrerai la place où j'ai trouvé le corps... Rien n'a été changé depuis la catastrophe. .

— Allons dans ce cabinet.

Philippe ouvrit la porte, fit passer l'inconnu et dit :

— Voilà le fauteuil où M. de Terrys est mort...

— Devant le meuble en question... pensa le nouveau venu en qui nos lecteurs ont reconnu déjà Léopold Lantier. Le troussseau de clefs est à la serrure, ajouta-t-il ; quelle chance ! !

Il s'avança vers le fauteuil, le tourna du côté du bureau, s'assit, ouvrit son immense portefeuille, en tira du papier qu'il étala, prit une plume, la trempa dans l'encre, et écrivit une dizaine de lignes.

Le valet de chambre le regardait faire avec un commencement d'inquiétude. Léopold, cessant d'écrire, reprit :

— Montrez-moi, je vous prie, la dernière ordonnance du docteur...

— Quelle ordonnance ? quel docteur ? fit le domestique ahuri.

— Mais tout simplement la formule des médicaments et des potions ordonnées par le médecin qui soignait votre maître...

— Monsieur n'avait pas de médecin... je l'ai déjà dit à votre collègue...

— Pas de médecin ! ! répéta l'ex-réclusionnaire en jouant

la stupeur. On laissait sans médecin un homme que la consommation dévorait et dont quelques soins intelligents auraient pu prolonger la vie !...

— C'était la volonté de M. le comte...

— Devait-on lui obéir ? Non ! cent fois non !! Y a-t-il dans cette maison un représentant de la famille à qui je puisse parler ?

— Il y a mademoiselle Honorine...

— Qu'est-ce que mademoiselle Honorine ?

— La fille unique de M. le comte...

— Allez lui dire que je désire la voir...

— Mademoiselle ne reçoit personne...

— Elle me recevra cependant... Il le faut, car j'ai plusieurs questions importantes à lui adresser... Allez la prévenir...

Cet ordre, donné d'une voix sèche, ne souffrait pas de réplique. Philippe s'inclina et sortit, en refermant la porte derrière lui.

A peine venait-il de disparaître que Léopold se leva et courut au meuble que Pascal Lantier lui avait désigné.

— Quelle chance ! répéta-t-il entre ses dents. Pas besoin de fausses clefs !...

Il ouvrit le deuxième tiroir. Le volume manuscrit que le comte de Terrys y avait placé quelques minutes avant de mourir frappa ses yeux. La couverture portait en gros caractères ces mots : « SOUVENIRS DE MA VIE. »

Léopold le prit et le fit disparaître dans l'une des larges poches de son pardessus, puis il examina les papiers sur lesquels se trouvait le volume et aperçut un petit dossier, renfermé dans une chemise de papier grisâtre. Sur cette chemise on lisait le nom de Pascal Lantier.

— Bon ! se dit l'évadé de Troyes, tout est là ! le bonhomme avait de l'ordre !

Il s'empara du dossier, repoussa le deuxième tiroir, ouvrit le troisième et poursuivit :

— La boîte de cristal à présent...

Le coffret minuscule était très en vue. Il le saisit, y prit une pincée de poudre qu'il jeta dans le verre placé sur le meuble et contenant encore quelques gouttes de liquide, le referma, le glissa au fond de sa poche et se rassit au bureau où, la plume à la main, il se remit à griffonner.

Une des portes du cabinet s'ouvrit en ce moment et mademoiselle de Terrys, belle et touchante en sa pèleur de spectre, entra, suivie de Philippe. Léopold se leva, fit deux pas à sa rencontre, s'inclina devant elle et lui dit d'un ton mielleux, avec une politesse hypocrite :

— Je vous demande mille fois pardon, mademoiselle, de vous arracher pour un instant à votre solitude et à vos larmes... C'est à regret que j'interromps un recueillement douloureux, mais votre présence était nécessaire pour éclairer certains points obscurs... Je me suis donc permis d'insister.

— On me l'a dit, monsieur, et je suis venue, répliqua mademoiselle de Terrys, d'une voix sourde. Qu'avez-vous à me demander ?

— A quelle époque remontent selon vous, mademoiselle, les débuts de l'affaiblissement progressif de monsieur votre père...

— A plusieurs années, mais je ne saurais leur assigner une date exacte.

— Vous rendez-vous compte de la gravité de cet état ?...

— Parfaitement ; oui, monsieur...

— Et, poursuivit Léopold, M. de Terrys ne recevait les

conseils d'aucun docteur ?

— Non, monsieur... répondit Honorine.

— Votre devoir était, ce me semble, d'user de votre influence sur le comte pour faire admettre un médecin dans la maison ?...

— Je l'aurais tenté vainement...

— En êtes-vous sûre ?

— Absolument sûre... Mon père affirmait connaître seul son tempérament, et il se soignait à sa guise...

— Ainsi il n'existe ici aucune ordonnance, aucune indication de traitement ?

— Aucune.

— Votre valet de chambre me l'avait déjà dit, mademoiselle, mais j'avais besoin de vous entendre confirmer ces assertions qui me semblaient au moins singulières... Il me reste à vous témoigner mes regrets de mon importunité, et à vous prier de l'excuser.

— Vous faisiez votre devoir, monsieur, et n'avez pas besoin d'excuse... Est-ce tout ?

— C'est tout.

— Suis-je libre de me retirer ?

— Absolument libre.

Mademoiselle de Terrys répondit par un salut léger au profond salut du pseudo-médecin des morts, et quitta la chambre.

Philippe était resté près de Léopold. Celui-ci, continuant son rôle, se réinstalla en face du bureau et se remit à écrire. Au bout d'un instant il remit ses papiers dans son immense portefeuille ; se leva et dit :

— J'ai terminé... maintenant tout est en règle.

Puis, se dirigeant vers la chambre à coucher, l'ex-réclusionnaire reprit son chapeau placé sur un meuble, redescendit au rez-de-chaussée et quitta l'hôtel.

Aussitôt sur le boulevard Malesherbes il hâta le pas, cherchant une voiture. Un fiacre vint à passer. Il le hêla.

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ? demanda le cocher.

— Rue de Picpus.

— Tonnerre, la course est bonne ! !

— Vingt sous de pourboire...

— Allons-y !

Une heure après-midi sonnait au moment où Léopold descendit de voiture au point d'intersection de la rue Picpus et de l'avenue de Saint-Mandé ; il gagna le pavillon du passage Tocanier où il se trouva seul, ayant autorisé Jarrelonge à disposer de sa journée comme bon lui semblerait.

Les portes fermées et verrouillées, il tira de sa poche le volume des souvenirs de M. de Terrys. Il en parcourut les pages nombreuses, chargées de lignes serrées, et se dit :

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrangement immédiat, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le compte complet (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal.